

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES ET POLITIQUES



LELLA ATOUNA

la brune et jolie protagoniste de « SIROCO », le premier film parlé et chanté arabe, que nous aurons bientôt le plaisir d'applaudir.

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Pour tout ce qui concerne la Publicité du Josy Journal s'adresser à la Société Orientale de Publicité 30, Sharia Kasr El Nil, Le Caire — 9, Rue Stamboul, Alexandrie

Autour de la critique des films

Il semble que certains journalistes, dont la compétence en matière de cinéma a besoin de s'affirmer encore, aient entrepris une sorte de campagne de dénigrement contre la presse corporative, à laquelle ils déniaient toute autorité en matière de critique. En cela, ils ont tort, car les journaux corporatifs ont généralement à leur tête des spécialistes avertis, des techniciens blanchis sous le harnois qui connaissent la valeur des films et les réflexes du public dont, depuis longtemps, ils ont gagné et mérité la confiance.

Vingt fois déjà, sinon plus, le JOSY JOURNAL a dit sa façon de voir sur la critique et la manière de l'exercer, si l'on veut qu'elle soit vraiment utile. Ses collaborateurs ont sans doute toujours à apprendre: en cela ils ressemblent à tout le monde et aux plus savants, et ils seraient les premiers à se réjouir si les pontifes nouveaux leur ouvraient des horizons jusque-là fermés. Ils suivent fidèlement les présentations, ce qui ne le empêche pas de se mêler à la foule dans les salles les plus diverses, pour observer les spectateurs, étudier les réactions produites par tel ou tel film et les rapporter avec impartialité, afin qu'en fassent leur profit les producteurs et les directeurs de salles.

La critique, répétons-le, peut s'entendre différemment: il est indéniable que les journaux corporatifs lui ont donné comme but réel d'être profitable à l'art cinématographique. On compte parmi leurs directeurs ceux qui ont vu germer et s'épanouir le cinéma, qui ont connu le temps où ce qu'on prenait pour une amulette paraissait indigne de la préoccupation d'hommes cultivés. Ils ont suivi les étapes des films, et, avec patience, avec sincérité, ils ont encouragé les efforts de ceux qui, année par année, malgré l'indifférence des pouvoirs publics, amenaient leur production jusqu'au stade où enfin le cinéma s'est im-

posé à tous. Hier, le public qui se prétend éclairé, riait encore du Cinéma, et haussait les épaules. L'écran n'avait pour le comprendre et le défendre qu'une toute petite élite et la masse profonde du peuple. Or, l'écran est parvenu à conquérir les publics les plus choisis et les plus cultivés, et on ne peut pas dire que cet effort ait été réalisé sans peine. Il y a des résultats obtenus: cela est indiscutable. Le mérite en est aux producteurs, aux directeurs de salles; mais tout homme de bonne foi avouera que ce mérite est partagé pour quelque chose avec l'action de nos journaux corporatifs, dont les dirigeants et les rédacteurs ont travaillé sans relâche à créer une atmosphère intellectuelle, à faire réussir les plus heureuses tentatives. La collaboration de la presse corporative avec les producteurs et directeurs, telle que le JOSY JOURNAL l'a souvent définie et toujours pratiquée, s'affirme par les buts qui ont été atteints.

Quant à la critique, elle est nécessaire et légitime. Le public a besoin d'être informé et d'être guidé, ou bien et surtout il a intérêt à contrôler ses impressions avec celles d'un homme intelligent et compétent. Mais il n'y a pas à l'heure actuelle qu'un public; il y a des publics. Certains amateurs de cinéma, qui suivent l'écran depuis des années, sont aussi informés que les meilleurs des juges. Leurs opinions ne peuvent être contrebalancées par aucune. Nos journaux corporatifs le savent bien, qui reconcontent dans ces amateurs une pleine concordance de vues et de jugements.

Mais il reste un très nombreux public mal averti des choses du cinéma. Les jeunes générations qui ont vu l'écran très tôt sont plus avancées que les générations à mi-course qui apportent au cinéma une inexpérience génératrice d'erreurs. Bien des gens ne savent pas regarder l'écran. Interrogez tel spectateur occasionnel sur ce qu'il a vu dans un film, vous constaterez que ce qu'il y a d'intéressant et de curieux lui a échappé, parce que sa vision n'est pas formée. De même

Champagne **POMMERY & GRENO** **REIMS**

CARTE BLANCHE ($\frac{1}{2}$ Sec) — **SEC** (Drapeau Américain)
EXTRA-SEC NATURE (Vin Brut) — **NATURE 1921** (Cuvée Spéciale)

Les 12 millions de bouteilles de grands vins qui constituent le stock permanent de cette importante Maison, sont abrités dans d'immenses Caves qui comportent 18 kilomètres de galeries souterraines taillées dans le massif calcaire à une profondeur de 30 mètres.

J. & H. FLEURENT — Le Caire — **Agents Généraux**

qu'un myope qui n'a jamais porté de verres a besoin de s'habituer à ce que découvrent ses binocles, le novice du cinéma doit s'initier au rythme des images, apprendre à saisir leur beauté, éduquer son intelligence selon le mouvement rapide imprimé.

Cette initiative, elle est selon les individus à tel ou tel échelon, ce qui explique des avis très différents sur les mêmes films. La critique doit en tenir compte si elle ne veut pas tourner dans le vide. Sans doute le cinéma est un art nouveau qui relève, comme tous les autres, des grandes lois de l'esprit humain. Or, nous savons qu'il n'y a de critique, de jugement, que par comparaison. Comparaison avec les œuvres considérées comme définitives, comparaison avec un idéal artistique plus ou moins concrétisé dans des règles. Il n'y aura donc de véritable critique au cinéma que quand des chefs-d'œuvre définitifs auront été réalisés, et on ne pourra classer des films comme des chefs-d'œuvre définitifs tant que les progrès techniques permettront chaque jour des réalisations sensiblement supérieures.

D'ici là, une critique des films ne peut trancher de l'absolu. Sans doute elle peut être sévère, et elle en a parfois le devoir; mais son rôle est d'informer du progrès que chaque film réalise ou non: de guider, d'éveiller les impressions du spectateur, de le mettre à même de goûter ce qu'un film peut offrir par ses moyens techniques ou autrement. En tout cela, il faut se souvenir que le cinéma est un art complexe (septième art...) et que le jugement doit, pour exister, épouser ces complexités.

Une besogne aussi délicate ne peut effrayer nos confrères de la grande presse. Nul doute qu'ils l'entreprennent avec cette conscience dont témoigne la critique théâtrale ou la critique d'art. Et le cinéma en ressentira les féconds effets. Mais que ces éminents critiques veuillent bien s'apercevoir, en pénétrant plus intimement les arcanes du cinéma, qu'il peut et doit exister à côté de leur art une critique dont les principes seront les mêmes, mais qui, par une connaissance plus rapprochée des nécessités de l'art, sera un guide, non seulement pour le public, mais pour les producteurs mêmes, pour les directeurs de salles et pour tous les ouvriers du film. N'est pas du bâtiment qui veut! Un vrai journaliste corporatif, oui, j'entends un vrai, ne s'improvise pas, n'en déplaise, comme un critique de journal. On reconnaît même un professionnel du cinéma à ce qu'il apprécie la compétence du vrai journaliste corporatif. Les autres n'y voient rien, parce qu'ils sont entrés depuis trop peu de temps dans la salle à demi-obscur; qu'ils aient la patience d'attendre que leurs yeux soient habitués à juger avec conscience, loyauté et sincérité. Ainsi ils gagneront l'estime de tous et contribueront à ramener la confiance partout.



Nos plages n'ont rien à envier aux plages européennes.

Celle de Sidi-Bishr en particulier peut rivaliser avec Deauville.

Une sympathique baigneuse en pyjama up to date !...

L'Endurance des Artistes de Cinéma

On devait bien créer un prix pour le plus endurant des cinéastes; les candidats ne manqueraient guère. L'artiste de cinéma en voit souvent de dures.

Quelques exemples: Lors de la réalisation de certain « Superflu, » un pseudo-masseur appliquait sur les parties les plus charnues de son patient des claques sonores et vengeresses. Le micro fut long à « régler », cet après-midi-là, et le patient encaissa, pendant des heures, et sans broncher, fessée sur fessée.

J'en connais un autre qui, à la fin d'une prise de vues policière dans laquelle il « figurait » un bandit, resta dans le studio éteint de dix heures du soir à onze heures du matin, les poignets enserrés dans une paire de menottes américaines, dont l'accessoiriste avait perdu la clef! Le réalisateur s'était opposé à ce qu'on timât ces menottes, car elles étaient d'un modèle spécial, introuvable, et devaient figurer encore dans les scènes suivantes.

Un matin, je rencontrai, sortant du studio, un figurant de ma connaissance. Son visage semblait atteint d'une maladie étrange. Sans dégoût apparent, il porta la main à la hauteur de sa joue et se décolla un large morceau de peau.

— C'est la mue, fit-il en souriant d'un air résigné. On a tourné toute la nuit. J'étais placé trop près d'un projecteur de 5 kilowatts. Il m'a cuit l'épiderme!

Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes au point de vue courage professionnel, pour les petites choses comme pour les grandes. Au cours d'un film psychologique, le réalisateur ordonna à la « vamp »:

— Allumez une cigarette!

— Mais... c'est que je n'ai jamais fumé, répondit l'interpellée, mollement allongée sur les coussins bariolés d'un boudoir munichois.

— Ça ne fait rien, fumez quand même!

La jeune femme obéit. Au début, elle toussota, crachota, puis s'y fit. Mais la « première cigarette » fut bientôt suivie d'une deuxième, puis d'une troisième... la nausée peu à peu, montait... mais, vaillante, la « vamp » tenait bon, luttant contre le mal de mer. Ce n'est que lorsque la presque totalité de la boîte fut envoyée en fumée qu'elle se rua — la prise de vues étant terminée — vers le lavabo!

Je me souviens également d'une blonde artiste qui, pour jouer jusqu'au bout un rôle de danseuse, avait eu le courage d'apprendre, en quelques semaines, à faire des « pointes ». Là aussi les dégâts furent produits par le manque d'habitude et la lenteur de la prise de vues, car après plusieurs heures de répétitions un assistant cria soudain:

— Stop! Regardez les pieds de Mlle D...!

Le satin des chaussons de danse était teinté de rouge par endroits, car la malheureuse avait les pieds en sang, et ce sang avait transpercé l'étoffe!

— Heureusement que j'ai apporté des chaussons de rechange, dit-elle simplement avec un sourire.

Et dix minutes après, l'action recommença.

Un artiste de cinéma doit s'attendre à tout. Ce fut donc sans surprise

Cartes postales artistes de cinéma

P.T. 5 la dz.

Arrivages continuels des nouveautés

Une visite s'impose chez :

EDOUARD KHOURI

145, Ave. de la Reine Nazli, Caire
(en face de la Gare du Pont Limoun)

Grand assortiment des ALBUMS pour les
photos et cartes postales

Prix défiants toute concurrence

qu'un jeune premier s'entendait ordonner par le metteur en scène de sauter du pont croiseur-cuirassé dans la mer pour la chute dans l'élément liquide.

Deux opérateurs tournaient. Un sur le pont et l'autre « en bas » dans un bateau. Un pour l'arrivée et le saut par-dessus la rambarde; l'autre pour la chute dans l'élément liquide.

L'artiste s'y reprit à plusieurs fois, mais arrivé près de la rambarde, il s'arrêtait net, l'effort coupé, incapable de franchir la mince balustrade.

— Stop! criait l'assistant.

Le « moulin » du pont s'arrêtait aussitôt, mais celui d'en bas ne s'arrêtait que quelques instants plus tard; aussi quand, finalement, le jeune artiste, ayant vaincu sa peur, réussit à passer pardessus la rambrde, effectuant — en smoking — un plongeon magistral et soulevant une gerbe d'écume, ce fut pour s'entendre dire par l'opérateur de la barque, dans laquelle il venait d'être hissé:

— Il faut recommencer pour moi, vieux; quand vous êtes arrivé dans le jus, je n'avais plus de pellicule, en ayant tourné davantage que mon camarade!

Et... bien entendu, la bienséance m'empêche de reproduire ici les mots par lesquels l'artiste, trempé, écroulé, ayant perdu toute dignité, accueillit cette nouvelle!

Harry GREY.

ROXY PALACE Héliopolis ex-Luna Park

Programme du Jeudi 20 au
Samedi 22 Août 1931

MARIA CORDA
et le regretté
MILTON SILLS
dans

L'Amour et le pêché

Programme du Dimanche 23 au
Mercredi 26 Août 1931

GRETA CARBO
dans

LE DROIT D'AIMER

Charlie s'amuse

Ce serait, paraît-il, une façon de parler. La vedette mondiale est, dit-on, empoisonnée par des histoires privées tendant à le priver, en effet, du bonheur qu'il entend goûter en paix... Il aurait menacé de quitter la Riviera en emmenant l'objet d'un conflit qui défraie les conversations de plages et de bars... On aurait alerté la diplomatie...

Que ne conte-t-on pas sur toutes ces histoires de cœur et de la banlieue de ce viscère comme disait Maurice Donnay.

Il faut toujours qu'on potine avec l'amour, à plus forte raison quand ce sont des amours.

Cela s'appelle « être à la plage »....

Avenir, avenir...

La femme d'un docteur parisien, qui a quelque talent dans la prophétie par les cartes, s'avisait dernièrement de mettre une annonce dans les journaux. Ce fut, soir et matin, un interminable défilé à sa porte. Son mari commença par se fâcher et fit supprimer l'annonce... Il eût pu cependant avoir aussi sa part de clientèle.

Aux États-Unis, si l'on en croit le *Popular Science Monthly*, 125 millions de dollars (soit 6 milliards 625.000.000 de francs-papier) sont versés à une armée de 100.000 magiciens de toute espèce. A New York seulement, le chiffre d'affaires de ces Messieurs et Dames s'élève à 25 millions de dollars. Chicago contribue pour sa part à enrichir les diseurs de bonne aventure pour 12 millions de dollars. Un astrologue de New York fait payer ses consultations de 25 à 100 dollars chacune. Son courrier lui apporte chaque mois 10.000 dollars. Ses clients sont pour la plupart des femmes et aussi des hommes d'affaires et des intellectuels.

L'angoisse du lendemain travaille de plus en plus notre pauvre humanité !

Mesdames, a vos maillots!...

La saison chaude offre aux jolies vedettes l'occasion de faire admirer avec plus de précision que jamais l'élégance de leurs lignes et l'harmonie de leurs formes sans que la pudeur la plus élémentaire en soit offusquée, et ce, par l'intermédiaire du maillot de bains.



Voici un élégant « habit de mer » que porte la brillante artiste-danseuse Mary Carlisle.

Il semblerait que ce vêtement, que l'on ne peut imaginer autrement que simple, ne présente pas beaucoup de variétés dans sa forme et dans ses coloris! C'est une erreur.

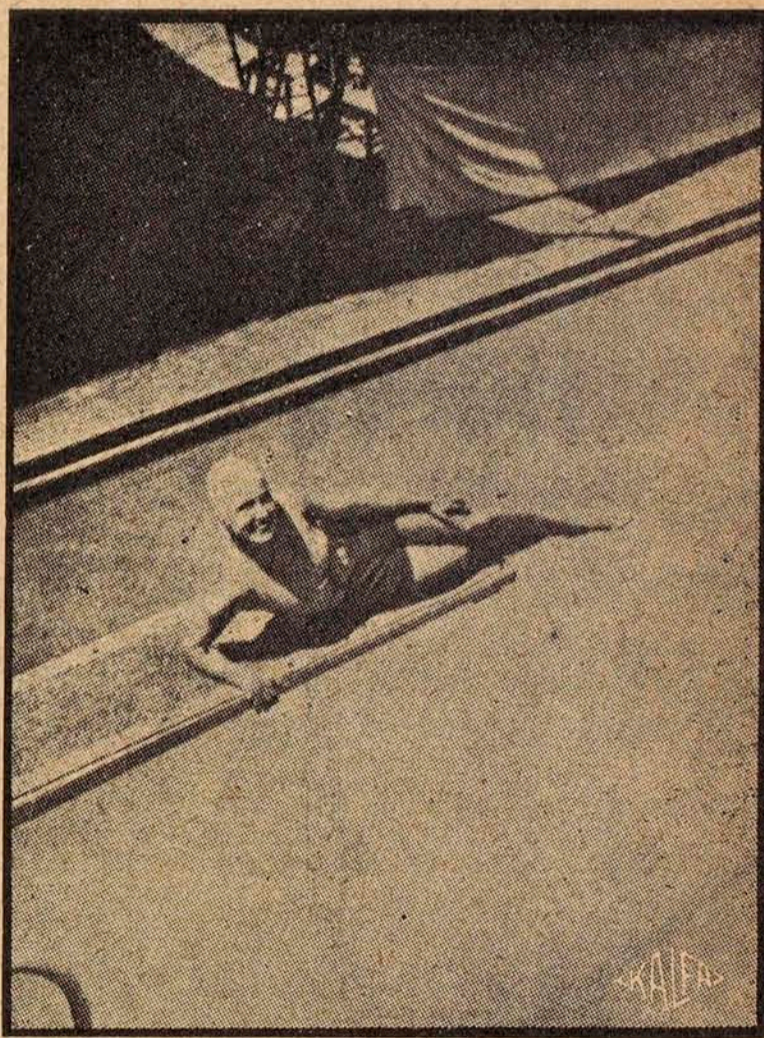
La coquetterie et le goût, innés chez la femme, s'expriment dans les moindres détails et le maillot de bain n'échappe pas à cette règle générale.

Il suffit d'un rien, d'un peu plus ou de moins d'épiderme nacré laissé à découvert, d'une ceinture tranchant par sa couleur vive sur l'ensemble du vêtement ou s'harmonisant avec lui, pour qu'une baigneuse apparaisse impeccable dans sa beauté corporelle ou laisse prise à la critique.

Le maillot de bain est un des vêtements favoris des « stars » américaines, toutes excellentes nageuses, et ce vêtement leur permet plus que tout autre de se livrer à un entraînement physique quotidien dans les sables ensoleillés des plages de l'Atlantique.

Mary Carlisle préfère le maillot en deux parties dont la séparation laisse entrevoir un ruban de chair rose qui n'est qu'un trait d'union entre un visage souriant sous quelques « guiches blondes » et deux jambes nerveuses aux contours impeccables.

Leila Hyams ne craint pas le vertige. Cette gracieuse artiste est une des meilleures nageuses de Hollywood.



Une des meilleures nageuses de Hollywood, Leila Hyams n'a pas le vertige...

Qu'attend-elle, à l'extrémité de son tremplin qui surplombe l'onde aux reflets argentés pour plonger, telle une naïade, dans l'élément liquide dont elle triomphera grâce à sa souplesse?..

Quant à Lilian Bond, elle a choisi pour lieu de repos une tortue chélon dont le poids d'environ 300 kilogram-

mes lui offre un point d'appui suffisamment sûr.

Cette tortue «franche» (*Chelonia Mydas*), connue des anciens et qui, d'après Pline, servait de nourriture à certains peuples anciens et à laquelle Aristote s'intéressa beaucoup, possède des écailles qu'on utilise beaucoup dans le commerce.

Mais cette question ne semble pas intéresser la «star» américaine qui se



La charmante Lilian Bond préfère se faire transporter par une grosse tortue de mer.

contente de rire joyeusement devant l'objectif du photographe..

On sait le rôle que joue le maillot de bain durant les concours de beauté devenus à la mode dans les deux continents.

Seul il est capable d'ajouter un charme nouveau à la beauté plastique en la soulignant, en en limitant les éclats... parfois même les débordements.

Une jolie femme peut-elle avoir de compagnon plus... fidèle et plus serviable que son maillot de bain, qui sait, lorsque cela est nécessaire, à la fois corriger la nature et la rétablir dans ses limites normales ?

Et même sur un corps impeccable qu'il moule étroitement, le maillot de bain n'apporte-t-il pas dans l'opposition qu'il établit entre son tissu fragile et la chair rose qu'il souligne, un charme nouveau à l'éternelle splendeur féminine ?

Voulez-vous un exemplaire de Neil Hamilton ?

Neil Hamilton n'est pas encore revenu d'une frayeur que lui causa certain événement, lequel lui donna à penser qu'il était la victime d'une hallucination.

Une fois on eut besoin d'un modelage en plâtre de ses traits, pour un film. Le nécessaire fut fait, et l'on n'en parla plus. Neil Hamilton s'en fut ailleurs.

Il y a quelque temps, il revint au studio en question. Il y avait des années qu'il n'y avait plus mis les pieds. Naturellement, il se promena un peu partout, remuant de vieux souvenirs.

Il pénétra dans une sorte de galerie sombre et il faut l'entendre raconter ce qu'il y vit :

— Ah ! mon vieux — et il s'éponge encore le front — il y avait des douzaines de mannequins pendus contre le mur et tout ; « tous » ils avaient une tête !... Les misérables, au studio, s'étaient servis de mon masque de plâtre !....

Monumentomanie

En fait de monument, n'est-ce pas monumental ? Ils viennent, en Amérique, d'élever un monument afin d'éterniser dans la pierre le souvenir d'une vache laitière qui avait fourni le lait à deux générations de citoyens.

On a les gloires qu'on peut ; faute d'aigles à honorer, certaines cités, là-bas, se contentent d'une vache.

Ne le soyons pas trop en insistant. Un tel monument en Egypte, risquerait de prendre un caractère trop symbolique.

Après le bœuf Apis, la vache à pis...

- Quelques anecdotes sur Forain -

Avant guerre, Forain aimait à fréquenter le « Weber ». Il y retrouvait ses amis, Sem, Paul Robert, François Piétri, Lusien et Max Henraux et d'autres encore. Un jour d'hiver qu'il neigeait, un « nouveau », présenté par un habitué, vint s'asseoir à la table commune et commença des imitations. Il imita successivement des acteurs en renom, des hommes politiques, les personnes présentes, et se montra si importun et loquace qu'à la fin Forain impatienté lui montrant à travers la vitre les blancs flocons...

— Imitiez donc la neige ! dit-il.



Pendant la guerre, le colonel Lévy, passant en revue son équipe de camoufleurs, remarqua le dernier « homme » de la file.

C'était Forain. Son casque trop grand, ses mèches de cheveux débordantes, son harnachement, son allure peu militaire, l'absence de galons et ce je ne sais quoi qui fascinait, arrêtaient le colonel qui, après avoir toisé l'artiste, lui demanda à brûle-pourpoint...

— Et vous ? qu'est-ce que vous êtes ?

— Mon colonel, je suis chrétien !



Il disait du président d'un des grands salons de peinture.

— C'est un homme sans convictions mais qui les défend avec passion.



Un des derniers mots de Forain...

A son chevet les médecins étaient réunis. A un moment donné deux d'entre eux s'éloignent et conversent à voix basse... Mme Forain s'approche et, inquiète, questionne...

— Mais tout va bien, dit un des docteurs. Tout va bien. Le cœur marche. Les reins fonctionnent....

« Mais Forain qui à l'ouïe fine, reprend en imitant la voix du docteur :

— Oui, tout va bien et il est mort guéri.



Il était, en réalité, modeste et très indulgent. C'est ainsi que l'agacement

que lui causait, déjà avant la guerre, l'afflux des étrangers sur nos plages, dans nos villes d'eaux et dans nos palace ne l'empêcha pas de contribuer au sauvetage de deux d'entre eux sur la côté normande.

— C'est toi, lui disait ce jour-là un ami ironique, qui nous ramène les étrangers.

— Oui, tu vois, répondit-il comme pour s'excuser, la mer elle-même n'en veut pas !



D'une dame de petite vertu qui, vers la fin de sa vie, apparaissait couverte de colliers de diamants :

— C'est une bijouterie qui n'a pas à se plaindre d'avoir été trop souvent fracturée.



Peu après la mort suspecte de Lantelme qui se noya dans le Rhin, son mari, Edward, s'afficha avec une jeune femme d'une grande beauté dont il fit un long éloge à Forain : elle avait toutes les qualités : bonne, intelligente, musicienne, etc...

— Et sait-elle nager ? demanda Forain impassible.



On ne saurait mieux le comparer qu'à Tailhade, et surtout à Léon Bloy, dont l'anarchie intellectuelle se doublait d'intransigence patriotique.

C'est une erreur de croire qu'il s'est converti dans le tard. Tout jeune, il avait un maître de dessin qui le conduisait dans les églises, lui en faisait admirer la sombre grandeur, et lui inculquait insensiblement les éléments de la foi.



Un nouveau scénario d'E.-M. Remarque

D'après une note de Hollywood, Erich Maria Remarque travaille sur un nouveau roman qui sera probablement intitulé « Fate » (La Fatalité), et en même temps, il l'adapte aux exigences du cinéma.

PROCHAINEMENT

Le Cinéma METROPOLE nous présentera :

PIERRE GEAY et **ATOUNA**

dans

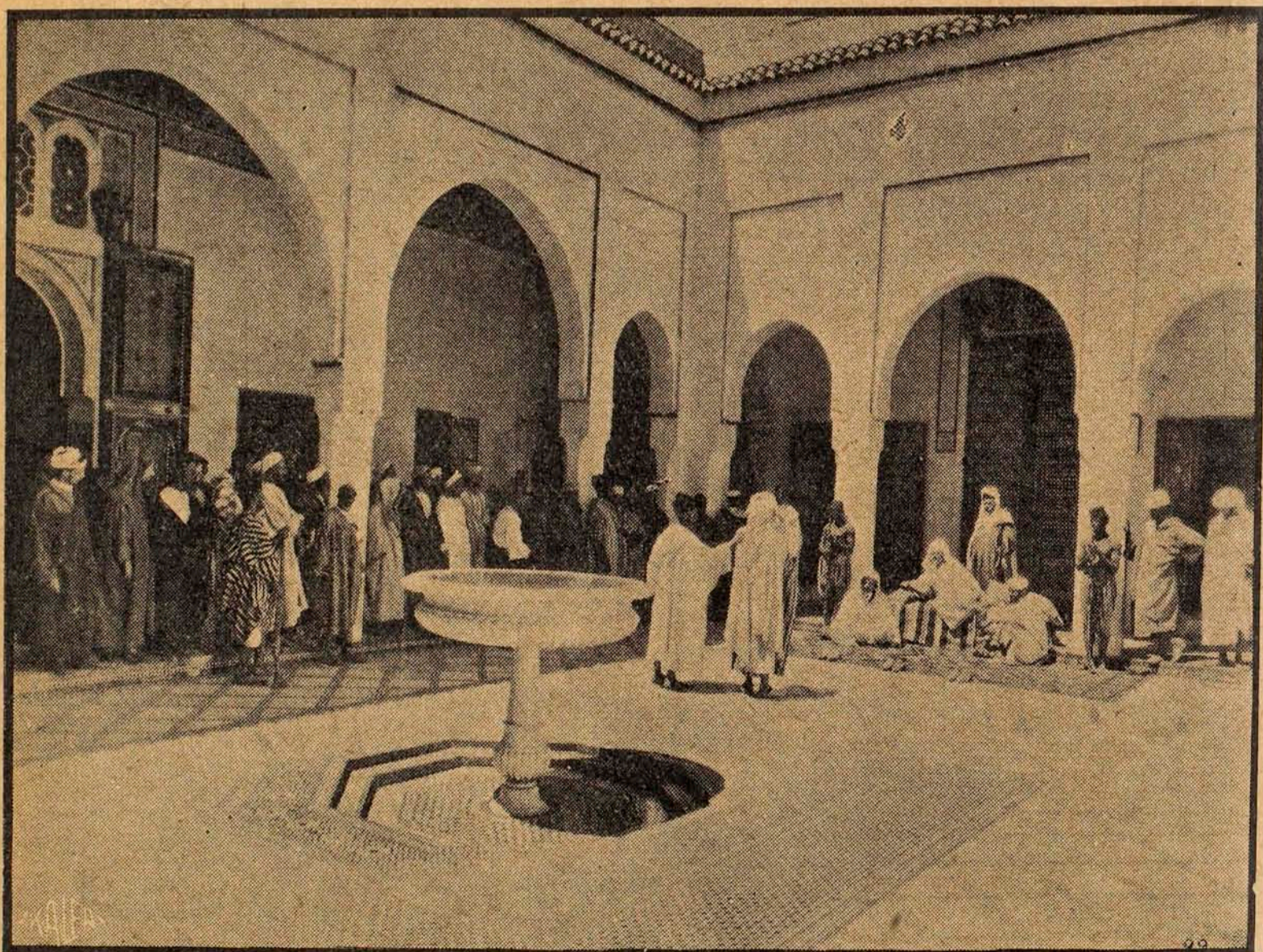
SIROCCO

ou **La Rose de Marrakech**

grand film d'amour et d'aventures

CHANTANT ET PARLANT ARABE

inspiré d'une authentique légende indigène entièrement tourné au Maroc



Scénario et Mise en Scène de :

JACQUES SEVERAC

Opérateur **BERLIET** = Musique de **H. BULLERIAN**

Enregistrement **TOBIS-KLANG-FILM**

Sous la chaude ardeur du soleil marocain, flaneuse et indolente, la foule va sur la Djema El Fna. Elle entoure les charmeurs de serpents, les histrions et les conteurs d'histoire. La paix règne sur la grande ville du Sud, où le couchant dore, de toute l'ardeur rougeoyante du soleil africain, la masse pittoresque des burnous blancs et bariolés.

plie la foule déjà accroupie autour de lui.

Et comme Moktar sait très bien qu'Allah ne le rappellera au paradis promis par le Prophète que lorsqu'il aura raconté assez d'histoire pour l'édification des croyants, il ne se fait pas prier. De sa voix douce il répond :

— Je vais vous raconter l'histoire du Rogui Rahim el Gatta et de Melouka, la rose du Souk.

Les auditeurs se sont faits plus silencieux, plus attentifs encore. Le soleil semble s'être penché plus doucement à l'horizon comme pour mieux éclairer cette scène millénaire, aussi vieille que la race, aussi vieille que les sables mouvants du désert :

« C'était... il y a des lunes et des lunes... bien avant que les roumis se soient installés chez nous. En ce temps-là le puissant Pacha El Mansourah gouvernait le Mogreb. Autant El Mansourah était sage, suivant la loi du Prophète, autant son Khalifat Hassan était un homme fourbe que dévorait le désir de gouverner.

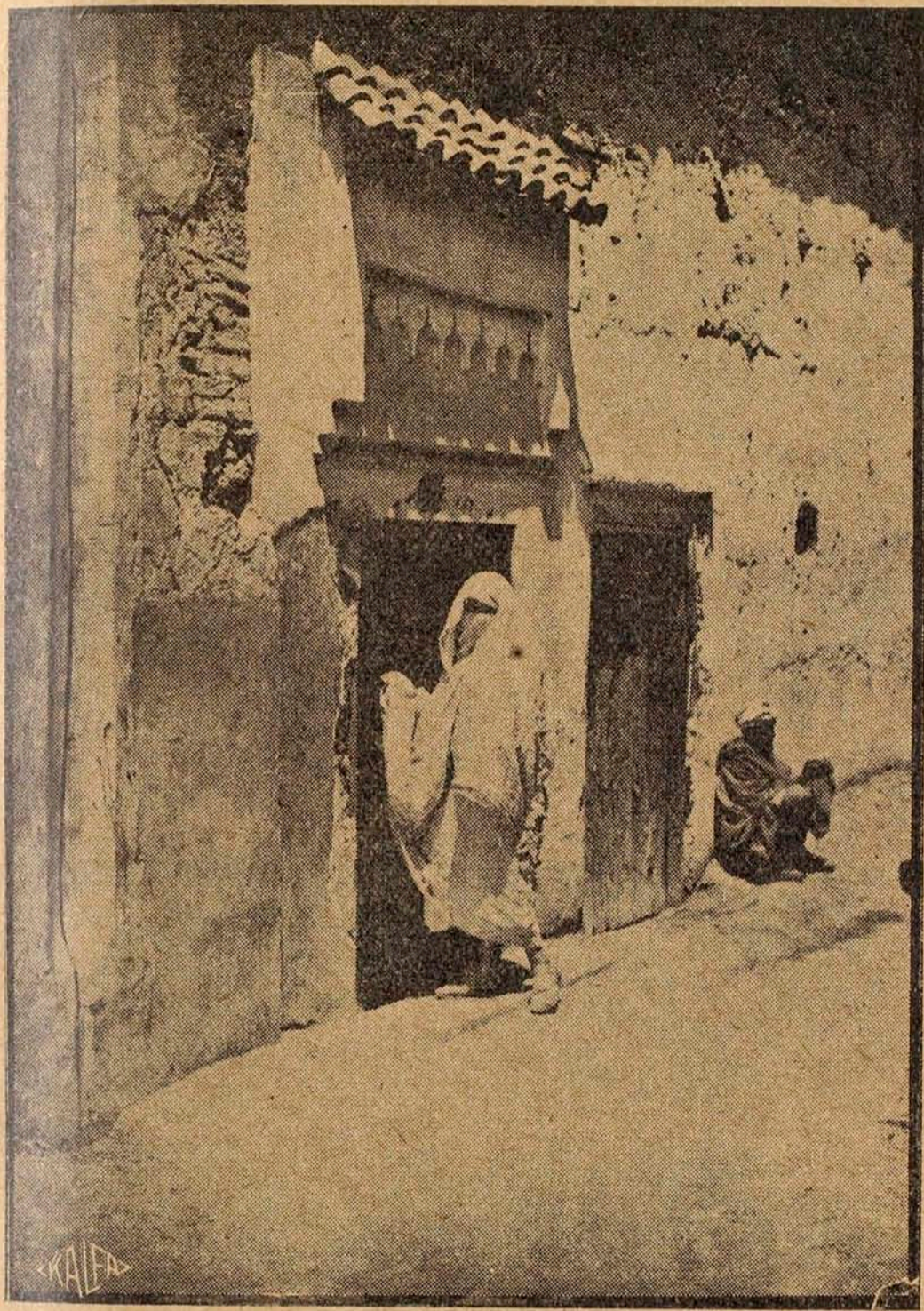
Malgré sa sagesse, malgré sa puissance, El Mansourah était toujours en proie à la plus écrasante tristesse.

Depuis vingt-cinq ans, le Pacha pleurait

un fils, digne de lui et de sa race, un fils enlevé en bas âge par un esclave infidèle qu'il avait fait bâtonner.

En vain El Mansourah avait fait fouiller le désert et les solitudes de l'Atlas; ses armées avaient soumis des rebelles pour s'assurer que l'enfant n'était pas parmi eux; des trésors avaient été offerts à ceux qui le retrouveraient, mais la patience, la force et l'or n'avaient pu rendre au père celui qui était toute la joie de sa vie.

En ce temps-là, dans Marrakech la



L'heure des marchands est passée. C'est à présent celle des vieux bardes marocains, les « meddahs » dont la mémoire, comme l'imagination, est riche et fleurie de belles légendes.

Le plus réputé d'entr'eux tous, le plus vénérable aussi est Moktar-ben-Said, le vieux sage à la barbe fleurie, aux yeux de rêve et dont les paroles semblent être faites de la plus caressante musique.

— Moktar, toi dont la parole est sage, dis-nous une vieille légende ! sup-

Rouge, vivait la tendre et douce Melouka, que sa beauté et sa grâce avaient fait surnommer « la petite rose ». Kadour, son vieux père, vendait, dans le souk, des tapis aux riches cou-



leurs et tous deux vivaient selon le désir d'Allah. Chaque vendredi, Melouka, à l'heure de la prière, se rendait sur la tombe de sa mère. Les années passaient, la beauté et la jeunesse de Melouka éclataient comme une belle fleur épanouie.

— Kadour, quand choisiras-tu un époux pour ta petite rose ?

— Je veux pour elle un Caïd !

La prétention du marchand de tapis faisait sourire. Mais il savait bien ce qu'il disait. Fatoula, qui lisait si bien dans les lignes de la main, le lui avait prédit, de même qu'un jour elle avait dit à la petite qui lui demandait de soulever le voile de l'avenir :

— Je vois un cavalier blessé qui emporte ton cœur.

— Que vois-tu encore ?

— Je vois des hommes hideux qui t'entourent.

Et frémissante, Melouka interrogeait :

— Et après ?

— ...et un nuage de sable qui passe emportant tout !

Et Melouka attendait le cavalier blessé, les hommes hideux, le nuage de sable de même que le Caïd dont Fatoula ne lui parlait jamais mais que lui avait annoncé son père.

Ce fut le cavalier blessé qui parut le premier.

*

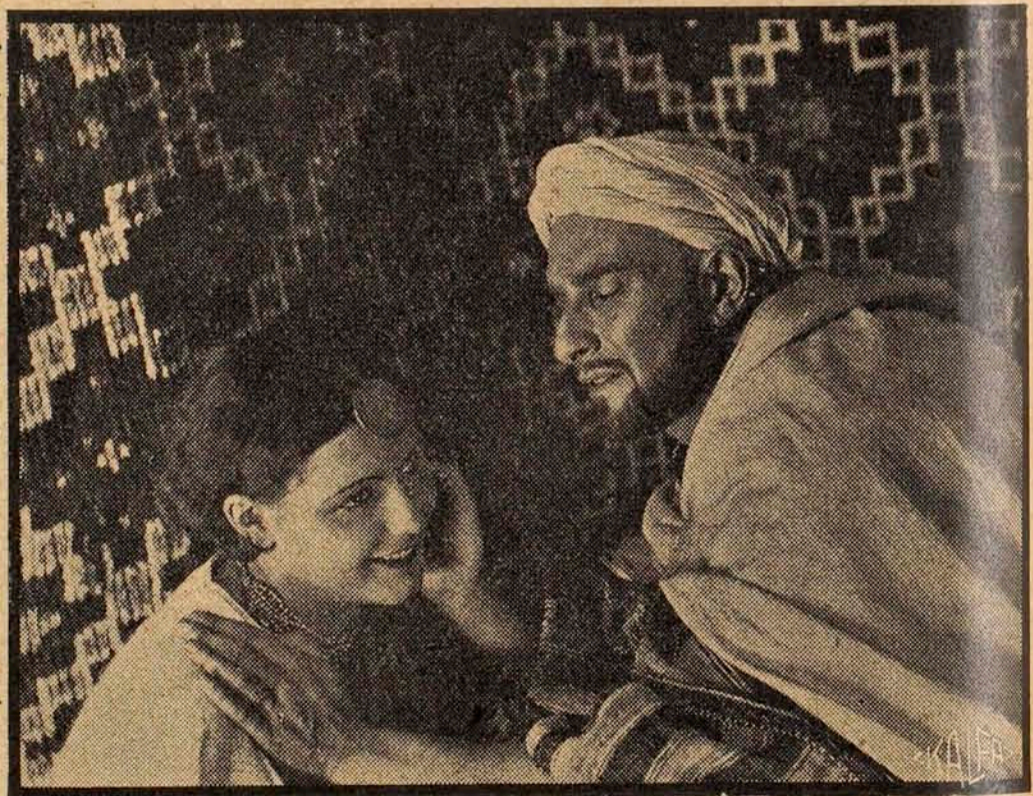
**

Au fond de l'Atlas farouche et mystérieux, du sommet d'une aride montagne dominant les vallons désertiques, se dressait la Casbah Ourana, repaire des bandits et des pillards du Sud. Leur chef, dont tout le monde ignore l'origine, est Rahim el Gatta (le bandit) homme d'une beauté impressionnante et d'un courage indomptable.

Un jour que son regard d'aigle scrutait l'horizon lointain, une sentinelle s'est précipitée vers lui :

— Rahim ! Sahada vient de revenir seul et blessé à mort.

El Gatta s'est précipité. Sahada, dévoré de fièvre, dans un dernier effort s'est affaissé dans le clair ruisseau qui longe la casbah. Et sa voix



mourante donne au chef les terribles nouvelles.

— Nous sommes tombés dans une embuscade tendue par les Mokhaznis du pacha, ton lieutenant Ahmed est prisonnier à Marrakech, tous les autres sont morts.

Et Sahada a rendu son âme immortelle à Allah.

Rahim n'a pas hésité. Il faut sauver Ahmed. Souple et agile comme un tigre, il vainc toutes les difficultés et pénètre dans la prison de Marrakech. Mais la dernière sentinelle, qu'il a massacrée, a pu donner l'éveil : les soldats alertés, lancés à sa poursuite, le chassent, il parvient à fuir, quoique blessé d'un coup de fusil. Traqué comme un fauve, il parcourt les rues de la ville, mais fatigué, le sang coulant de sa blessure, il s'appuie contre une porte ; miracle ! elle s'ouvre... lui offrant asile.

C'est Melouka qui l'a accueilli. La petite rose soigne le blessé.

— Etranger, nul ne doit savoir que tu es là, ta tête est mise à prix et ton ami a été exécuté ce matin.

Et Rahim disait à Melouka la beauté du pays du Sud, la beauté de ses montagnes, sa vie aventureuse et libre. Quand le moment de partir fut venu el Gatta lui dit :

— Petite Rose, je reviendrai bientôt te prendre pour épouse et te conduire à la « Casbah Ourana ».

Puis il s'enfuit dans la nuit et la petite rose pleura.

Rahim el Gatta ne devait pas dépasser les portes de la ville. Dénoncé par quelqu'un qui l'avait vu sortir de chez Kadour, il fut arrêté. Kadour fut tué et Melouka jetée en prison.

Le lendemain, Rahim fut condamné à mort par le Pacha. Quand les gardes se furent retirés El Mausourah aperçut à terre, arraché dans la lutte le gris-gris du prisonnier. Il le prit, l'examina et une émotion intense se peignit sur ses traits. Bouleversé, il allait appeler le khalifat quand le chaouk se précipita aux pieds du pacha : « Maître, le prisonnier a voulu s'évader et nous l'avons tué ». Fou de douleur El Mansourah s'écroula sur son divan en s'écriant : « Mon fils ! J'ai fait tuer mon fils ! »

Le Khalifat Abdel-el-Hassan avait été frappé par la beauté de Melouka et le désir était entré dans son esprit. Au lieu de l'envoyer en prison, il l'avait fait enfermer dans son patio. A-

près le jugement il y revint et, avant d'entrer, dit à ses gardes : « ...après, pour donner l'exemple vous la livrez aux lépreux, comme leur sont livrées les femmes adultères.

Une lutte s'engagea et Melouka allait être vaincue lorsqu'elle aperçut le poignard du Khalifat... quelques secondes plus tard l'homme s'écroulait... frappé à mort.

Effrayée, elle s'enfuit mais, rattrapée par les gardes, la petite rose fut livrée aux lépreux.

De toutes parts sortant de leurs mesures, les lépreux horribles à voir, entouraient la jeune fille d'un cercle hideux qui allait se resserrant sur elle ! Terrassée par la douleur, hallucinée, la petite rose se mit à pleurer. Alors, miracle de la beauté : les lépreux, émus par Melouka, s'arrêtèrent un moment interdits puis, peu à peu, ils reculèrent et baissant la tête rentrèrent dans leurs mesures.

La petite rose avait pu s'enfuir. Elle erra dans le quartier juif cherchant un asile et soudain la vision de l'aimé, de la casbah lointaine, s'offrit à elle. C'est là qu'était la paix... le repos... le bonheur.

Sans hésiter, Melouka franchit les portes de la ville pour s'engager dans le bled immense.

*
**

Dans son palais, le pacha El Mansourah demeurait inconsolable. Brusquement, au cours d'une de ses crises de larmes, il voulut revoir son fils mort, puisque la joie de le revoir vivant lui était à jamais enlevée. Il fit appeler le chaouk et lui ordonna de lui apporter le cadavre. Sachant le châtiement suprême qui l'attendait, l'homme se jeta aux pieds de son maître :

— Maître, nous t'avons menti, le prisonnier s'est évadé !

Alors, au grand étonnement du chaouk, El Mansourah fut empli d'une joie immense et au lieu de prononcer la sentence que le malheureux attendait, le pacha lui dit :

— Si tu retrouves mon fils, je te donne 1.000 douros.

— Maître, je le ramènerai.



ALICE JOYCE

une des plus notoires vedettes de Hollywood

Et l'homme partit à sa recherche.

Rahim el Gatta était revenu à la casbah. Mais le souvenir de la petite rose le poursuivait et malgré le danger, un étrange pressentiment s'étant emparé de lui, il résolut d'aller la chercher.

Il était à peine arrivé à Marrakech qu'un orage terrible de sable s'éleva. C'était le « Siroco », le terrible vent du désert qui se déchaînait emportant tout sur son passage.

Melouka surprise par le Siroco était allée trop loin pour revenir sur ses pas. Maintenant elle luttait contre le vent qui voulait la pousser vers la tombe de sable que chaque rafale ouvrait pour elle, contre le sable qui, frappant son visage, emplissait sa gorge et sée, la jolie petite rose se coucha sur le devant rapidement finir. Etouffée, brisée, la jolie petite rose se coucha sur le sable pour y mourir. Il semblait que les rafales du vent lui apportaient le chant de la vieille mélodie arabe :

Sur sa tige la rose en fleur hier encor
 Git brisée à présent, car sur le sable d'or,
 Le siroco vient de passer.
 Et les frêles pétales roses
 S'envolent au destin des choses
 Par le vent du Sud emportées!

C'est en vain que Rahim avait cherché Melouka dans la ville, il était revenu à la maison de Kadour et la voyant dévastée... il avait compris. Il ne lui restait qu'à revenir vers la casbah.

Tandis qu'il traversait le bled apaisé, non loin de la piste qu'il suivait, il aperçut une forme recouverte par le sable. Rapidement il la découvrit et un cri lui échappa :

— Melouka !

Inanimée, morte sans doute. Mais Rahim espérait en Allah et sa foi fut récompensée : ses yeux s'ouvrirent, un sourire effleura ses lèvres :

— Melouka, Melouka, comment étais-tu là ?

— J'allais vers toi. Aimé, vers toi qui es mon seul refuge.

A ce moment un galop de cheval les fit retourner. Un cavalier du pacha arrivait sur eux. Rahim prit son fusil pour l'abattre, mais l'autre sauta de cheval. Et alors ?... Qu'advient-il?... nous préférons le taire. Nos lecteurs

n'en seront que plus désireux d'assister « de visu » au très beau dénouement de cette splendide réalisation exotique.



DOUGLAS FAIRBANKS va quitter l'écran mais non pas le cinema.

D'après des informations reçues de New York, Douglas Fairbanks va renoncer à être vedette de cinéma pour se consacrer à la production de films, surtout des films documentaires et de grands voyages. Mais, en même temps, il sera probablement superviseur pour les Artistes Associés de la production des films d'aventures. La presse a fait des commentaires favorables au sujet de la décision de Fairbanks, car, ainsi il restera grande vedette dans le souvenir du public. Quant à Mary Pickford... on n'a pas de nouvelles. Le désir de ses admirateurs est qu'elle reste éternellement jeune. Son nouveau genre, bien que très habile, n'a pas tellement plu au public, qui aime toujours la « world's sweetheart ». Naturellement, ces nouvelles sont sans confirmation, mais elles sont probablement près de la vérité.



Contremarques Economiques

Nous entendîmes raconter, l'autre jour, qu'au Japon, dans les théâtres populaires, lorsqu'un spectateur veut sortir, on ne lui remet pas comme dans nos établissements de spectacles, un petit carton qu'il risque de perdre... ou de céder à un autre, car là-bas les spectacles ont une durée plus que respectable.

On se contente de lui imprimer dans la paume de la main un cachet à l'aide d'un tampon. Lorsqu'il revient, il n'a qu'à montrer la patte... noircie.

Mais s'il s'est lavé les mains et que l'empreinte du cachet ait disparu, c'est tant pis pour lui. Il ne rentrera pas, ou paiera une seconde fois sa place...

C'est du moins ainsi que l'on procède à un contrôle assez simple. Nous imaginons mal, toutefois, les spectateurs égyptiens se laissant ainsi salir les mains aux entr'actes.

NOS PRÉSENTATIONS

Ce que nous révélera la Saison Prochaine

Les trois frères

TOM, OWEN et MATT MOORE

dans

Le Dernier Voyageavec **EMMA DUNN****DISTRIBUÉ PAR LES ARTISTES ASSOCIÉS, S. A.****SCÉNARIO**

La famille O'Farrell est tendrement unie, mais la vie a orienté les trois fils, John, Jimmy et Denny, sur des chemins différents et c'est rarement qu'elle se trouve réunie au complet.

John est médecin d'ambulance, Jimmy a suivi la tradition paternelle il est dans la police. Denny, lui, a fait son

chemin. La fortune lui a souri, il mène la vie à grandes guides, comble la famille de présents. De quelles affaires s'occupe-t-il? Cela est très vague, mais son travail l'oblige à de nombreuses absences, au grand chagrin de sa mère dont il est le favori.

Depuis un certain temps, la ville est le théâtre de plusieurs crimes commis par les «bootleggers». Le chef, Barney

Muller, véritable héros de légende, fait beaucoup parler de lui. Qui est-il ? Sa véritable identité est inconnue, mais il est le maître d'une bande organisée, qui ne recule pas devant un assassinat pour

Muller comprend le danger que lui-même et ses hommes courent du fait de ces bavardages. Le policier en sait trop long... Ruffo doit réparer sa gaffe et faire disparaître le gêneur.

Entre-temps, John O'Farrell a été appelé auprès d'un homme blessé lors d'une querelle chez le «bootlegger.» Avec stupéfaction, il reconnaît son frère Denny dans le chef de la bande. Pour éviter un chagrin à ses parents, le docteur gardera le secret.

Le soir de Noël doit réunir toute la famille O'Farrell. Kathleen et son père sont de la fête. Pour la première fois, ils rencontreront Denny. Au moment des présentations, les deux jeunes gens se reconnaissent, mais, pour leur entourage, n'en laissent rien paraître. Kathleen pense avec stupeur que

son fiancé, sans le savoir, est à la poursuite de son frère... Denny, lui, se rappelle l'ordre qu'il a donné à Ruffo, pour le soir même. C'est son frère qu'il veut faire assassiner ! A tout prix, il faut éviter cela !

pratiquer la fraude de l'alcool.

La police est déroutée... Jimmy O'Farrell s'est juré d'être pour quelque chose dans l'arrestation du célèbre bandit... Il espère que cela lui procurera de l'avancement. En attendant ses galons, il se fiance à une jeune fille du voisinage, Kathleen. Celle-ci est bien accueillie par sa future famille. Elle n'a pas encore eu l'occasion de faire la connaissance de Denny.

Entraînée par une amie, elle se rend un jour à une soirée donnée chez le fameux Barney Muller. Celui-ci reçoit avec faste, c'est un homme du monde et rien en lui ne décèle la mentalité d'un criminel. Kathleen se trouve un peu dépaysée dans ce milieu inconnu pour elle. Conduite sur la terrasse par Ruffo, le lieutenant de Muller, elle doit écouter les discours de cet homme qui, pour se faire valoir, lui dévoile certains secrets de leur organisation.

Retrouvant son fiancé, le lendemain, dans une maison de thé, Kathleen lui raconte sa soirée chez le «bootlegger»: La conversation est entendue par deux membres de la bande qui s'empressent d'aller prévenir Muller des indiscretions de Ruffo.



Pendant le réveillon, Jimmy annonce qu'il doit s'absenter un moment pour profiter d'un tuyau qui lui a été donné par un membre de la bande de Muller. Denny et John, sachant qu'il court à sa perte, essayent de le retenir sous divers prétextes. Le «bootlegger» téléphone pour donner contre-ordre, mais Ruffo est introuvable, on sait seulement qu'il doit aller à l'hôtel Florry. Les deux frères

s'y font conduire immédiatement et rejoignent Jimmy à l'entrée de l'hôtel. Pendant que John le retient à la porte, Danny se précipite pour arrêter ses hommes. Ceux-ci, embusqués, ne le reconnaissent pas... un coup de feu... Barney Muller est blessé à mort. La détonation a fait accourir John et Jimmy. Ils arrivent pour recueillir les dernières paroles de leur frère et lui promettre de cacher toujours à leur mère la véritable identité du «bootlegger» qui a tant fait parler de lui.

La nouvelle de la mort de Barney Muller tué par sa propre bande, est vite répandue par la presse. Madame O'Farrell se tranquillise, elle craignait tant pour Jimmy ! Celui-ci arrive bientôt avec John... Les deux jeunes gens apprennent à la maman que Denny vient d'être appelé subitement au loin pour affaire, ils l'ont accompagné au départ. Madame O'Farrell est habituée à ces voyages... elle est certaine que son favori reviendra et tous les siens cachent leurs larmes pour que jamais elle ne connaisse la véritable fin de son petit.

Depuis l'apparition du film parlant 7.000 salles de cinéma ont fermé leurs portes aux Etats-Unis

M. J.O. Otterson, président de la Electric Research, séjourne depuis quelques jours à Londres dans le but de participer à la conférence de Western Electric.

M. Otterson a fait de sensationnelles déclarations aux journalistes londoniens. Il a déclaré entre autre que depuis l'apparition du film parlant, 7.000 salles américaines ont dû fermer leurs portes aux Etats-Unis. D'après M. Otterson, environ 14.000 salles, dont 11.000 équipées fonctionnent actuellement aux Etats-Unis.

M. Otterson a émis un avis très ferme sur la télévision.

Il prétend qu'on ne peut envisager dans un avenir très prochain l'exploitation pratique ni de la télévision, ni du cinéma en relief.

Figurants à la minute

Il existe, à Hollywood, des syndicats — non pas des agences, mais de véritables associations — de figurants, qui se tiennent soigneusement au courant des besoins des studios.

L'un de ces syndicats comporte un minimum de 1000 figurants, et a trouvé le moyen, grâce à des cotisations intelligemment perçues, de se créer un bureau central de téléphones semblable à un central téléphonique officiel.

Ce central réunit des lignes communiquant uniquement avec les studios — Paramount, Metro - Goldwyn - Mayer, Warner Bros, etc., etc... et dès qu'un metteur en scène a besoin de la moindre danseuse ou du plus petit valet de chambre, il est servi dans la demi-heure — grand maximum — qui suit son appel téléphonique.

Les goûts du public viennois

Un questionnaire adressé au public de l'Apollo Cinéma de Vienne a obtenu les réponses suivantes qui donnent un aperçu curieux sur les goûts des amateurs de cinéma en Autriche.

A la première question «Quel genre de films préférez-vous?» 36.000 personnes ont voté en faveur des films dramatiques. 29.000 pour les films gais, 23.000 pour les comédies dramatiques et 12.000 pour les films littéraires.

La deuxième question: «Quel est votre vedette préférée?» a vu se confirmer la vogue d'Emil Janings, qui vient en tête avec 30.000 voix.

Lilian Harvey et Willy Fritsch, deux stars de la Ufa, eurent chacun 25.000 voix.

Fritz Korner obtint 23.000 voix et Marlène Dietrich environ 15.000.

Elisabeth Bergner et Maurice Chevalier: 15.000 voix.

La troisième question était: «Quel film avez-vous le plus aimé?»

Atlantis fut choisi par 23.000 spectateurs, puis *L'Ange Bleu*, *Valse d'Amour*, *Le fou chantant*, *Ariane* et *Le Chemin du Paradis*.



**Mona Goya joignant les mains avec
la plus... souriante affliction**

Ce que la police américaine pense des films de "gangsters"

Nous avons récemment appris que le «tzar» du cinéma, Will B. Hayes, était parti en guerre contre les films policiers, et plus particulièrement contre ceux qui mettent en scène les exploits des «gangsters».

Il est difficile de comprendre les motifs qui ont poussé le chef de la société des producteurs de films américains à excommunier un sujet qui s'avère très productif au point de vue recettes. Car, il ne faut pas se le dissimuler, le public se rue au cinéma — en Amérique — pour assister aux aventures des bandits et jamais on ne vit telle orgie de «gangster pictures».

De toutes les modes de films — cirques, music-halls, documentaires sur les sauvages des îles, opérettes, etc., — il semble que celle des films policiers soit la plus persistante.

Ces films sont-ils vraiment aussi pernicieux que semble le craindre Hayes?... En ce cas ce serait peut-être un obscur remords qui le guiderait et, parodiant une expression devenue historique, déclare-t-il avec un grand geste de bras :

— Je n'ai pas voulu cela!...

N'exagérons rien. Les films de gangsters n'engendrent point des gangsters dans le public. L'opinion officielle de la police américaine est intéressante à connaître. Nous la trouvons tout au long dans l'article de fond, l'«éditorial» du numéro de mai du journal officiel des défenseurs de la loi : «The Police Journal of New York» (qu'il ne faut point confondre avec un magazine, principalement photographié, appelé : «The Police Gazette»).

Cet article de fond est intitulé : «Debunking the Gangster» autrement dit : «Délogeant le Gangster». Voici ce qu'il dit :

«... C'est un bien mauvais service que l'on rend, à la fois, à la police, à la presse, et au cinéma que d'attribuer à ces deux derniers la responsabilité de l'augmentation des méfaits et des cri-

mes dans la société. Pareille assertion ne peut que battre en brèche l'intégrité et le prestige des défenseurs de la loi.

«En effet loin de demander à la presse et au cinéma de garder sur les agissements des bandits un silence qui serait, d'après d'aucuns, très commode pour elle, la police insiste sur les faits suivants :

«Le rôle des journalistes est de renseigner le public. Il est évidemment fort regrettable qu'un gangster réussisse à tuer et à prendre la fuite, qu'un cambrioleur s'enrichisse d'un important butin, qu'un assassin se promène impuni, mais ces choses-là doivent être sues, et ce n'est pas la police qui bâillonnera les reporters pour sauvegarder sa réputation.

«La faveur que le public accorde aux films policiers est, après tout, un symptôme. Elle indique que la foule ne reste pas indifférente aux faits et gestes de la police. Car si vous voulez bien y réfléchir un instant, tous les films, même les plus inférieurs, se terminent par la victoire de la loi. L'industrie du cinéma ne tolérerait pas un instant que

MOHAMED ALY

ALEXANDRIE

Programme du Lundi 17 au
Dimanche 23 août 1931

SOUS LES TOITS DE PARIS

Superfilm chantant et sonore,
interprété par :

ALBERT PREJEAN .. POLA
ILLERY .. GASTON MODOT

la morale sociale et la morale tout court ne l'emportassent sur le reste. Et nous en venons à ceci qui est à souligner : dans la vie, les criminels échappent parfois à la loi. Ils peuvent — la minorité, certes — jouir des produits de leur butin. L'affaire est classée, la police est blâmée et c'est l'oubli. Mais... Mais ! au cinéma il en est tout à fait autrement !... Comme nous venons de le dire, force reste toujours à la loi. Les épisodes ultimes nous expliquent le mystère et le criminel paye le prix de son forfait..

« Nous croyons qu'au contraire de beaucoup d'affirmations, le film policier, qui dépeint la tristesse et l'inquiétude des vies traquées sans merci par l'uniforme, qui rappelle à chaque dialogue que le crime est toujours puni, qui nous met constamment devant les yeux, la prison, la potence, la chaise électrique, peut, en bien des cas se révéler comme un frein salutaire à de mauvais instincts prêts à se déchaîner.

« Autre chose. Blâmer le cinéma et lui attribuer la recrudescence des méfaits, est donner aux vauriens une excuse toute trouvée : « C'est la faute du ciné !... »

« Nous affirmons qu'il n'est pas de plaidoyer plus éloquent au contraire, pour le retour à la vie saine, normale et droite... »

Nous constatons par ce qui précède, et qui n'est qu'un extrait — car l'article est beaucoup plus long — que, loin de se formaliser de cette abondance de films policiers, les policemen new-yorkais s'en félicitent.

Et comme leurs arguments ne manquent pas d'une certaine logique, nous pouvons nous attendre à une recrudescence de productions « sherlockholmesques »...

Une nouvelle conquête de l'écran sonore



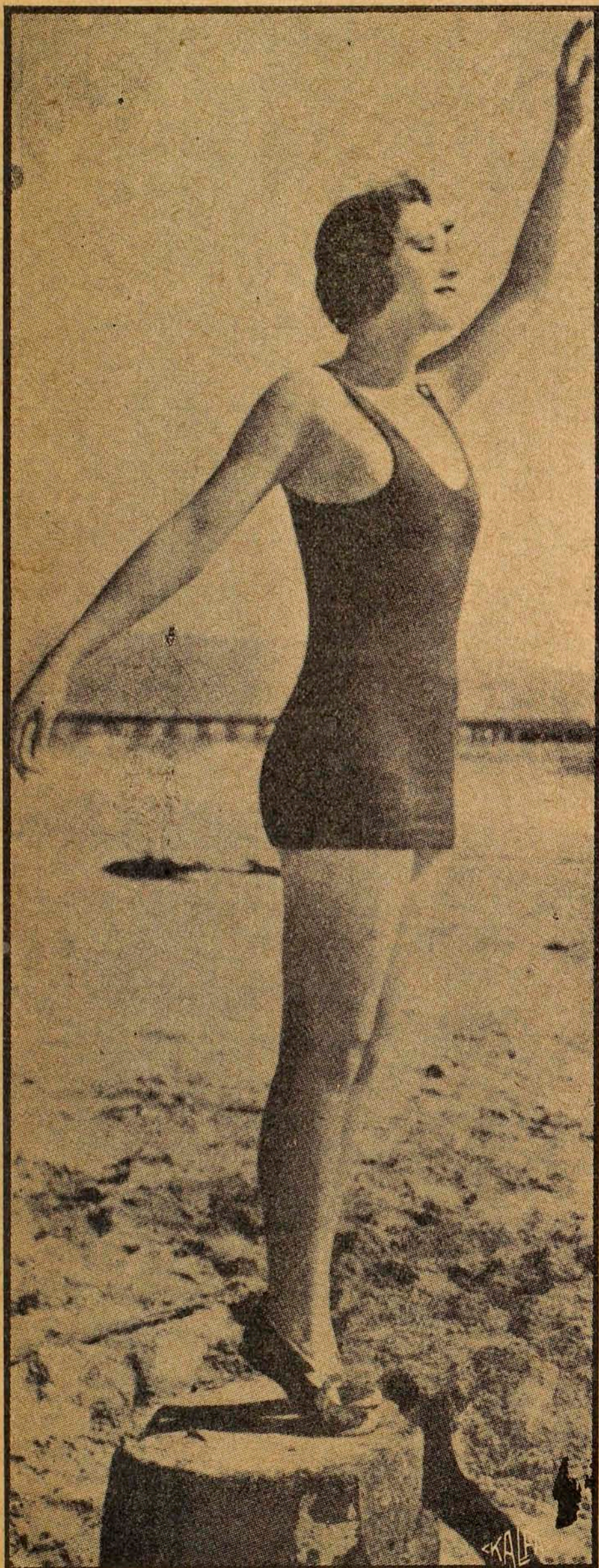
JUDITH WOOD

Derrière les décors...

On a récemment calculé que, dans un studio américain, il ne fallait pas moins de 146 personnages — non compris les artistes, bien entendu ! — savoir :

Vingt hommes pour préparer les bois dont seront faits les portants ; vingt menuisiers pour les mettre au point ; six peintres pour les décorer ; vingt artistes ès tapisserie, ect... pour l'aménagement ; un directeur artistique pour surveiller tout cela ; vingt couturières pour les costumes ; huit électriciens ; un auteurs ; un adaptateur ; un « auteur de dialogues » (sic) ; deux maquilleurs constamment sur la brèche ; six hommes à tout faire, aux ordres du metteur en scène ; trois bruiteurs, un « mélangeur » qui doit fondre les bruits ; le cameraman et le preneur de sons ; un directeur ; trois assistants ; un régisseur ; deux dactylos.

Ces chiffres ne comprennent que le personnel strictement classique pour n'importe quel film.



ROSITA MOBENO

prête à se lancer dans
les flots bleus

Ce que Fay Compton pense de Hollywood

Greta Garbo et Virginia Cherril

Fay Compton, la grande actrice anglaise racontant les principales impressions d'une longue visite qu'elle fit à Hollywood, parle de sa rencontre avec Greta Garbo et avec Virginia Cherrill, qui joue le rôle de la jeune fille aveugle dans le dernier film de Charlie Chaplin.

— « Au moment où je me trouvais à Hollywood, dit-elle, c'était la grande vogue de la grande Greta Garbo.

« Hollywood n'arrivait pas à comprendre sa froideur et son indifférence que l'on attribuait à quelque mystérieuse influence nordique.

« Chaque fois que la Garbo bougeait, ou soupirait, ou téléphonait en Suède, tout Hollywood était suspendu à ses moindres gestes dans l'attente de quelque événement extraordinaire et surnaturel. On disait qu'elle était amoureuse, à ce moment, de John Gilbert, l'irrésistible et romantique héros de l'écran, ce qui n'était, d'ailleurs, nullement impossible.

« Je la rencontrai, pour la première fois, tout à fait par hasard, un jour que j'étais entrée avec un ami, dans un petit restaurant russe où, en dehors de nous, il n'y avait que deux femmes.

« La plus proche de nous était une créature bizarre, mal coiffée, habillée d'un tailleur d'une propreté douteuse et d'une coupe tout à fait provinciale. Elle ressemblait étrangement à la Garbo, et on aurait dit quelque pauvre extra qui aurait pu doubler l'artiste pendant qu'on arrangeait les lumières du studio.

« Je fis cette remarque à la serveuse du restaurant qui me répondit, en souriant : — Mais c'est Greta Garbo elle-même !

« Quelques jours plus tard, je fus officiellement présentée à Greta Garbo, à l'occasion d'un bal que donnait l'acteur anglais Basil Rathbone. Ce dernier voulut me présenter lui-même et lui dit : « Voici Mlle Fay Comp-

ton, l'une de nos principales actrices en Angleterre » — Tout ce que Greta Garbo trouva à répondre fut : « *Is zat so!* » (Vraiment!) et elle s'éloigna.

Mais comme manque de courtoisie, je trouvais encore mieux plus tard dans la soirée lorsque j'eus présentée à Virginia Cherrill.

Voici Miss Fay Compton, lui dit Basil Rathbone; elle espère trouver quelque chose à faire ici. — « Enchantée; répondit-elle, puis avec beaucoup de douceur: « Mais je ne comprends pas ce qu'une femme d'un certain âge peut espérer faire ici! »

Les tunnels sonores

Il existe, dans un studio américain à Culver City, un véritable réseau de tunnels souterrains servant à la propagation des ondes sonores.

Le bâtiment comporte vingt-deux «stages» (ou scènes, c'est-à-dire sous-divisions de studio) et chacune de ces scènes est reliée à un autre bâtiment dans lequel se font tous les bruits et qui se trouve pour certaines scènes à plus de quatre cents mètres de distance.

C'est dans cette dernière construction que se trouvent toutes les machines enregistreuses. Quatorze pour le film lui-même, neuf pour l'emploi de la cire plus cinq appareils portatifs sur chariots.

Voici comment on procède :

Au-dessus des artistes est suspendu le microphone qui transportera leurs paroles jusqu'au bâtiment central. Tout d'abord, les paroles parviennent dans la cabine du mélangeur (dont le rôle en matière de son est aussi important que celui de preneur de vues en ce qui concerne l'image).

Ce techniciens-« mélangeur » est chargé, comme son nom l'indique, de mélanger les bruits, de les fondre, d'accroître l'amplitude de celui-ci, de diminuer la sonorité de celui-là.

Une fois que le son est à son goût, il file par le tunnel, à travers des conduites et arrive à la machine enregistreuse.

LE CINÉMA ET LA SCIENCE

Il ne fait aucun doute que la première conquête du cinéma fut de distraire, mais aucune personne de bon sens ne niera que le film est un moyen unique d'investigation et de vérification dans le domaine scientifique. Et c'est là une de ses plus belles applications.

Les « documentaires scientifiques » présentés au début de cette prodigieuse découverte n'obtinrent pas toujours de la part du spectateur tout le succès qu'ils méritaient; mais, en dehors de la démonstration publique proprement dite, les savants comprirent l'arme unique qui s'offrait à eux. Et le cinéma devint un des plus précieux auxiliaires de la science.

Le microscope fixe l'image dans l'espace; le cinéma la développe dans le temps et sa rapidité de captation permet à l'œil humain d'en préciser les moindres détails dans un rythme ralenti.

L'avantage de la pellicule sur la plaque fixe du microscope consiste en ce qu'elle est accessible à un nombre indéterminé de spectateurs et en ce qu'elle perpétue le mouvement aussi longtemps que l'exige l'examen.

Une succession de détails présentés au ralenti permet à l'étudiant et même au simple curieux de se faire une idée très nette de ce que le regard le plus rapide qui soit, ne peut percevoir. Un arrêt dans la projection fixe une image qui doit retenir l'attention.

Le film utilisé pour des besoins scientifiques offre en outre l'avantage de pouvoir être reproduit à l'infini et de permettre entre savants des communications, des échanges d'idées et d'appréciations, voire des théories, dans des conditions parfaites de réalisations exactes.

Le cinéma marque non seulement un grand progrès, dans les travaux scientifiques mais devient une impérieuse nécessité pour toutes les recherches en général.

Notons que le « documentaire scientifique » semble devoir conquérir droit de cité chez le spectateur ordinaire,

pour l'enfant, c'est toujours une source admirable d'observations et d'études.

Qui donc n'a été stupéfié puis intéressé par les films projetés au ralenti sur la germination des graines, la sensibilité des plantes, la vie intense des végétaux ?

La médecine et la chirurgie n'ont-elles pas fait appel au cinéma pour les examens attentifs et les démonstrations précises qui nécessitaient autrefois un nombre considérable de sujets appartenant la plupart du temps à l'espèce animale et qui se trouvaient ainsi voués aux plus abominables supplices ?

Les prises de vues sous-marine dont les frères Williamson furent les pionniers offrent à l'étude un champ immensément étendu.

N'est-il pas intéressant de pénétrer dans la vie intime des poules, de se renseigner sur les habitudes de la pieuvre dont Victor Hugo fait dans une de ses œuvres une si terrible image ?

« Un long rapport, disait Napoléon, ne vaut pas un simple croquis ». Un simple film documentaire instruit plus qu'une description écrite, quelle que détaillée qu'elle soit.

Nous avons dit que le film appliqué à la science avait fait des progrès. Il est encore loin d'être parvenu à s'implanter de façon définitive dans les méthodes d'enseignement. De nombreuses et tenaces oppositions à son utilisation généralisée se font encore sentir.

Le Cinéma Italien

D'après une statistique récente, il existe en Italie 3.180 salles de projection, dont la plus grande partie en Lombardie (590 salles). De ces cinémas, 674 seulement donnent des spectacles quotidiens. Les autres ne sont ouverts qu'une fois par semaine. Ils peuvent recevoir un chiffre global de 1.120.000 spectateurs.

Le Roman de Constance Talmadge

Le caractère essentiel de distraction teintée d'optimisme qui est à la base de toute la production cinématographique américaine a permis l'élévation au rang de star d'un certain nombre de jeunes personnes charmantes sans-

moins pathétiques, cette dernière s'est presque toujours cantonnée dans le genre léger, presque parisien où elle excelle du reste.

Constance Talmadge a maintenant quinze ans de studio et une bonne qua-



doute, mais aux talents dramatiques plutôt restreints.

Laura La Pante, Viola Dana, Colleen Moore, Clara Bow sont — ou furent — du nombre. Constance Talmadge aussi, mais alors que les précédentes ont parfois interprété des rôles plus ou

rantaine de films à son actif.

Plus jeune de trois ans que sa sœur Norma, Constance est née à Brooklyn, faubourg de New York, le 19 avril 1900.

Longtemps, Constance ne fut guère que la petite sœur de Norma. Et

c'est lorsque cette dernière fut devenue l'une des artistes attitrées de la Vitagraph, que la jeune Constance fit à son tour de fort modestes débuts dans les studios de la même firme.

Un beau jour, dans l'intervalle de deux prises de vues, au studio Vitagraph où elle « tournait » comme figurante de temps à autre, la jeune Constance, qui avait un naturel fort gai, attira l'attention d'un metteur en scène, Ralph Ince, alors qu'elle imitait, devant quelques camarades l'une des vedettes comiques de la troupe, la maigre Flora Finch.

Le metteur en scène s'amusa beaucoup de cette imitation burlesque et confia par la suite quelques rôles à la jeune Constance.

Toujours par la suite, Constance devait marcher dans le sillage de son aînée. Quand Norma accepta, en 1915, de venir à Hollywood tourner sous la direction de Griffith à la Cie Triangle ce fut à la condition qu'on ferait tout le possible pour utiliser aussi les talents de sa sœur Constance.

Ces talents étaient du reste réels, puisque D. V. Griffith les jugea dignes d'orner sa grande production *Intolérance*. On se rappelle que dans l'épisode babylonien de ce film monumental, Constance Talmadge interprétait le rôle de « la jeune fille de la montagne ».

Après quoi, Constance Talmadge devint la partenaire de Douglas Fairbanks, alors l'un des « stars » de la Triangle. Ils tournèrent ensemble un film excellent qui pourtant n'a pas été importé chez nous: *The Matrimaniac*.

Sur ces entrefaites, Norma Talmadge devient Mrs. Schenk et, grâce à l'habileté de son mari — l'actuel président des United Artists — signe un contrat fort avantageux avec la Selznick-Select. Par la même occasion un autre contrat est conclu pour Constance qui devient vraiment alors une star de comédie.

De 1917 à 1920, les deux sœurs tournent dans le même studio de New-York la longue série de films, dramatiques pour l'une, gais pour l'autre, qu'elles doivent fournir à la Cie Selznick. La plupart d'entre eux ont paru

chez nous. On se rappelle : *La Gamine*; *Bonsoir, Paul!*; *Un scandale*; *Le Voyage de Noces de Suzy*; *A la recherche du bonheur*; *Le Coup d'Encensoir*; *Les Bas de Soie*; *Les Préten-dants de Lucie*, etc.

■ ■ ■

En 1920, le même double contrat se renouvelle, mais cette fois avec la First National et avec une participation importante sur les bénéfices de chaque film.

Depuis lors, Constance Talmadge n'a pas tourné moins de vingt films: nous n'en connaissons que six, qui sont: *Les Signes de l'Amour*, *L'Amour espiègle*, *L'Enjoleuse*, *Un roman Chinois*, *Mon Cœur et mes Millions* et *Sa Sœur de Paris*. Il est d'ailleurs curieux que la plupart des films de cette série soient restés inédits, car ils semblent répondre beaucoup mieux aux goûts du public que bien des réalisations que nous voyons couramment.

■ ■ ■

Les dernières productions de Constance Talmadge sont certainement ses meilleures. Alors que pour ses films de la série Slect, on recourait à l'adaptation de vaudevilles plus ou moins photogéniques, on en est venu depuis au scénario original. Quand Anita Loos cessa de fournir des scénarios à Douglas Fairbanks, elle devint le fournis-

CINEMA METROPOLE

Programme du Mercredi 19 au
Mardi 25 Août 1931

LILY DAMITA

dans

Une femme dans la nuit

ou

On ne joue pas

avec l'Amour

seur attitré de Constance Talmadge, et composa pour elle quelques-uns des meilleurs scénarios humoristiques que l'on ait tournés: *Woman's Place*, *Polly of the Follies*, *Mama's affair* et *Dangerous Business*, inédits en France, sont du nombre.

Hans Kraly, le scénariste de *La Dubarry* et des autres productions allemandes de Lubitsch est depuis un an l'auteur des scénarios de Constance Talmadge. Et, encore que la lourdeur germanique soit sensible en plus d'un endroit de *Mon cœur et mes illusions* et de *Sa Sœur de Paris*, on peut considérer ces films ainsi que *La Duchesse de Buffalo*, *L'École des Cocottes* et *Un déjeuner de soleil* qu'elle a tournés ensuite, comme dignes des précédents.

Depuis trois ans, Constance Talmadge a quitté la First National et appartient aux United Artists, ainsi, du reste, que sa sœur Norma. Toutefois, elle a tourné pour cette firme une seule production, *Venus*, réalisée en France par Mercanton et avec Jean Murat et André Roanne comme vedettes masculines.

Par exception, Constance Talmadge s'y est essayée aux rôles dramatiques: il convient d'ailleurs de noter qu'elle y a fort bien réussi.

Depuis lors, elle a contracté son troisième mariage et s'est tenue à l'écart des studios. La reverrons-nous dans les productions parlantes? C'est possible, mais rien encore ne permet de l'affirmer.

Très jeune encore, à trente et un ans, de visage et d'allure, Mme Netcher (c'est le nom d'épouse de la vedette) pourrait encore prolonger, si elle le désirait, une carrière déjà très brillante.



Rester jeune et belle, tel est le souci des femmes en général, et des stars en particulier, sur ce sujet qui est toujours d'actualité, Constance a écrit pour nos lecteurs les passages essentiels:

« Si le secret du succès à l'écran réside dans la figure et dans les formes,

le premier soin d'une étoile de film doit être de conserver ces dons que la nature lui a donnés.

« Pratiquement, tous les contrats, à Hollywood, contiennent une clause relative au poids. Une artiste doit rester dans une certaine marge et, si elle dépasse la limite permise, la société a le droit de rompre son contrat. Lorsqu'une star est très populaire, on lui accorde quelques mois de grâce pour amincir.

Ma méthode personnelle pour conserver la « ligne » voulue, consiste à ne jamais me permettre d'avoir faim. Habituellement, je ne prends que deux bons repas par jour, car une tasse de té sans sucre, parfumée d'un jus de citron et un morceau de toast méritent à peine le nom de déjeuner. Pour le midi, je recommande de manger un légume frais, une salade composée d'œufs durs et de laitue, ou des tomates et des asperges, mais « pas de pain beurré » ni de dessert. Pour le dîner, simplement un peu de viande, un légume, des fruits cuits sans sucre et du café noir.

Pendant que je tourne, je suis un régime très strict. Je me lève à sept heures, je prends une douche froide, mon frugal déjeuner et je commence mes exercices. L'un de ceux-ci consiste à me tenir sur la pointe des pieds et à retomber lentement sur mes talons, ensuite à faire retomber le poids d'un pied sur l'autre, en m'élevant lentement sur la pointe de l'un pendant que je retombe sur le talon de l'autre. Un autre exercice connu depuis fort longtemps et que je fais souvent, est de placer un livre assez grand sur ma tête, de circuler dans la pièce et de ramasser des objets sans déplacer le livre. Ceci demande assez de temps, mais mérite la peine que l'on se donne pour y réussir.

« Pour conserver un tour de taille mince, voilà une excellente méthode: mettre un vêtement léger et ample, se coucher à plat sur le plancher et soulever les deux pieds ensemble, lentement, jusqu'à ce qu'ils soient tout droits, sans plier les genoux. Etendre les bras et les mains au dessus de la tête. Au commencement, on éprouvera

de la difficulté à détacher les pieds du sol, mais, avec le temps, on finit par répéter cet exercice dix fois de suite, très facilement. Ceux qui se sentent des dispositions athlétiques peuvent aussi se tenir sur la tête. Cet exercice qui demande un certain temps avant de pouvoir être exécuté, développe presque chaque muscle du corps et assure une circulation parfaite du sang.

« La course est aussi un excellent exercice pour celles qui désirent maigrir. Elle donne une agilité au mouvement qui a son charme et sa grâce. Courir de préférence sur la pointe extrême des pieds; malgré les difficultés du début, cela devient aussi simple que de marcher. Pour réduire les hanches notamment, rien de meilleur que de monter des escaliers. Si l'on ne dispose pas d'escaliers, prendre une chaise et y monter dix fois du pied droit et dix fois du pied gauche. Ceci pour le premier jour. Il faut arriver à gravir quatre-vingt-dix marches deux fois par jour.

« Un petit conseil pour les cheveux: les préserver du soleil en été. Le soleil enlève à la chevelure son lustre. Il la brûle autant que les lumières Klieg au studio.

« Toutes les deux semaines, je m'accorde un shampoing à l'huile chaude. J'en frictionne le cuir chevelu avec de l'ouate et je m'entoure ensuite la tête d'une serviette jusqu'à ce que tout le cuir soit bien imprégné d'huile. Ensuite, shampoing au savon liquide et séchage en plein air. Il est bon de laisser reposer le cuir chevelu: pour cela, coiffer les cheveux de façon différente. Si vous avez conservé vos cheveux longs, dénouez-les souvent et brossez-les longtemps. Ensuite, du bout des doigts, massez le cuir chevelu en partant de la nuque. Vous constaterez, en faisant ce massage, une détente de vos nerfs. C'est en France que j'ai appris cette façon de faire.

« Appliquez-vous également sur vos paupières la paume de vos mains et représentez-vous une image ou un endroit magnifique, ou encore quelque personne que vous seriez désireuse de voir. Ceci a pour résultat psychologique de détendre non seulement les muscles

de l'œil, mais encore de reposer l'esprit et le corps entier.

Ma méthode préférée pour rester svelte et réduire les chances de dépasser le poids qui m'a été assigné est la marche. Pour les personnes qui vivent en ville, il est bon de marcher à la vitesse de trois kilomètres à l'heure. C'est la cadence suffisante pour réclamer une respiration profonde et salutaire et qui permet cependant de sacrifier aux incidents de circulation et aussi de lancer un coup d'œil aux vitrines des magasins! A la campagne, quatre milles ou même quatre milles et demi à l'heure ne sont pas exagérés pour un bon marcheur. Ceci, bien entendu, à condition de ne pas partir pour une excursion en montagne: celles-ci ne sont recommandées qu'aux personnes ayant beaucoup de persévérance pour faire reculer le spectre de l'excédent de poids.

« Il est hors de doute que la meilleure gymnastique combinée avec le sport est la natation. Quiconque possède un corps bien portant peut apprendre à nager, et, ce faisant, on verra que ce sport profite à tous les muscles du corps.

Enfin, boire beaucoup d'eau de source bien fraîche chaque jour et monter à cheval chaque fois que l'on peut en avoir l'occasion.

Par-dessus tout, supprimer très sévèrement les gâteaux et toutes les sucreries si l'on veut conserver cette « ligne juvénile ».

Voilà les quelques petits sacrifices que sont indispensables dans la vie d'étoile de cinéma.

Aux Etats-Unis

La dernière tendance des producteurs d'Hollywood est nettement en faveur des petits films, de court métrage; c'est, d'ailleurs, ce qui explique le succès des théâtres où l'on ne donne que des actualités et des films courts, dramatiques ou comiques, au lieu d'un seul film interminable.

Les prochains films

AZAÏS

Azaïs était un aimable philosophe qui prétendait qu'à la fin de sa vie, chacun doit avoir eu autant de bonnes heures que de mauvaises, autant de joies que d'embêtements.

C'est cette théorie que Suzette, la fille du multimillionnaire baron Wurtz expose à son professeur de piano, Félix Borneret, dont elle est secrètement éprise. Depuis trente-cinq ans qu'il est au monde, Borneret, en effet, n'a connu que la déveine noire.

— Tout va changer, lui affirme Suzette, vous devez connaître maintenant trente-cinq années de chance.

En effet la théorie de Suzette et d'Azaïs se réalise immédiatement. Le baron Wurtz, aussi remarquable par sa fortune que par ses distractions phénoménales, a constaté qu'une sociétaire de la Comédie-Française, dont il brigait les faveurs, le trompait, avant la lettre, avec son homme de confiance. Il congédie celui-ci et offre sa place à Félix Borneret. A partir de ce jour, tout réussit à Borneret: il peut commettre les gaffes les plus monumentales, celles-ci tournent à son avantage. Le baron Wurtz, ayant chargé Borneret de lancer la station hivernale de Saint-Nectar, Borneret commence par montrer une incapacité absolue, mais la chance est là. Une panne d'auto oblige le roi de Moldavie à rester une heure à Saint-Nectar. Il s'éprend de la caissière de l'hôtel, et décide de rester un mois dans ce trou désert pour y filer le parfait amour. Il n'en faut pas davantage pour que la T.S.F. et les journaux publient la nouvelle aux quatre coins de l'univers. Saint-Nectar devient célèbre du jour au lendemain; une foule cosmopolite s'y précipite, et chacun d'attribuer à Borneret ce résultat, pourtant indépendant de sa volonté.

Pas plus que les succès financiers, les succès féminins ne font défaut à Félix Borneret; la fille du millionnaire américain Hamilton, ayant entendu parler de cette chance proverbiale,

veut l'épouser, non par amour, mais par superstition.

Tant de chance finit par écœurer Borneret, il a la chance il n'a pas le bonheur. Pendant ce temps, les distractions ahurissantes du baron Wurtz ont apporté dans son ménage les pires perturbations. Ses affaires périliteraient, si la baronne n'imaginait de lui faire croire qu'elle le trompe. La alousie arrache Wurtz à ses entreprises industrielles. Dès qu'il cesse de s'en occuper, ses affaires vont mieux, La baronne qui est, au fond, la plus honnête femme de la terre, continue à lui jouer la comédie de l'adultère pour protéger de la ruine la communauté.

Borneret ramené par une circonstance fortuite chez le baron Wurtz, revoit le salon où la chance a commencé pour lui, il s'aperçoit que depuis cette date, il a cherché le bonheur bien loin alors qu'il l'avait sous la main: ce bonheur, c'est Suzette. Borneret renonce à la chance au profit du bonheur.

Et ce film est joué par Max Dearly, Henriette Delannoy, Simone Rouvière, Jeanne Saint-Bonnet, Paulette Duvernet, Suzy Pierson, Gaston Dupray, Pizani et Pierre Stephen d'après la célèbre pièce de Georges Berr et Louis Verneuil. C'est dire tout le succès qui l'attend en Egypte.

CINEMA DE PARIS

Programme du Jeudi 20 au
Mercredi 26 Août 1931

Une Superproduction
METRO-GOLDWYN-MAYER

LA FEMME DIVINE

Comédie dramatique

Interprétée par:

GRETA GARBO et

LARS HANSON

DE TOUT UN PEU

On demandait à la gentille Dilly D... quel avait été le plus beau jour de sa vie.

— C'est la veille, répondit-elle.

Mais elle ne voulut jamais préciser plus...



Il est très difficile d'interviewer Greta Garbo. Si elle consent à dire quelque chose, c'est pour assurer qu'elle n'a rien à dire. Greta Garbo silencieuse et réservée, se mêle très peu à la vie d'Hollywood. Elle consacre la majeure partie de son temps libre à la lecture.

Cependant, dernièrement, à quelqu'un qui la questionnait, elle a bien voulu donner quelques précisions :

— Jusqu'à 16 ans, je n'étais pas intéressée par le théâtre. Par contre, j'allais souvent au cinéma. C'est alors que je rencontrai par hasard Franz Erwall, qui avait une excellente réputation d'acteur en Scandinavie. Il me conseilla d'entrer à l'École dramatique du Théâtre Royal à Stockholm. Tentative assez dure, car il faut, pour y être admis, passer un examen difficile devant un jury composé d'une vingtaine de personnes.

« Je fus reçue et je demeurai trois ans à l'école. Un jour, je fis un essai de cinéma ; et voilà ! »

« Plus tard, dans assez longtemps, j'espère me retirer dans mon pays natal, bien m'installer, lire beaucoup et faire un tas de choses que je n'ai pas le temps de faire maintenant ».



Malgré les apparences, la plupart des vedettes ont le sens des affaires et savent employer leurs fonds dans des entreprises prospères.

C'est ainsi que Mary Pickford dirige une banque dans ses heures de loisirs, tandis que Bessie Love est propriétaire d'une grande laiterie et que Cecil B. de Mille exploite en toute propriété l'Hôtel Baltimore à Los Angeles ainsi que le plus grand garage de Californie...

Depuis que le film sonore a conquis les studios, cette habitude de placer ses économies dans des entreprises commerciales s'est encore généralisée, les stars ayant compris que la popularité et la gloire sont choses éphémères. Quand viendra le jour où ils devront se retirer — et tout acteur ou actrice doit se retirer, un jour, — ils veulent avoir une poire pour la soif...



Maud Loty va faire du « parlant ». Mais l'amusante fantaisiste n'en fera que si elle est satisfaite d'elle-même.

Et, dans ce but, elle demanda l'autre jour à faire un essai.

« Ça va m'amuser d'entendre ma voix, déclarait Maud ».

Mais soudain un électricien se prit le pied dans un fil et lança le mot de Cambronne.

Alors Maud Loty ouvrit de grands yeux et s'écria, étonnée :

« Non, déjà ? »



Pas un acteur de cinéma, n'a, à l'heure actuelle, sur le public féminin, l'emprise qu'avait le pauvre Rudolph Valentino.

Et nombreuses sont les admiratrices de Rudi qui ne l'oublient pas, à tel point que certaines d'entre elles ont constitué en Angleterre la ligue de « celles qui sont toujours fidèles ».

Le comité directeur a reçu des lettres émanant de toutes les classes de la société et dans certaines se trouvent des phrases pleines de lyrisme.

— Je l'ai toujours aimé, et je l'aime pour toute la joie qu'il m'a donnée.

— Je ne puis réussir à l'oublier.



Maillots flottants mais hermétique, ou trois ans de prison.

On ne laisse pas le choix au Canada. La chrétienté n'y tolère point le bain de soleil.

Désormais, toute personne, homme ou femme, qui s'exhibera sur la plage en costume de bain trop collant ou manquant de modestie, nous entendons lorsqu'il déshabille par trop la femme, sera passible d'une condamnation à trois ans de prison.

Ainsi vient d'en décider le Parlement canadien, d'accord, pensons-nous, avec les évêques. Les belles Canadiennes en seront réduites à aller se baigner sur les plages des Etats-Unis ou à passer l'Atlantique si elles désirent être admirées sortant de l'onde.



Quand elles ont à tourner dans un film super-élégant, la plupart des vedettes mondiales commandent leurs toilettes à Paris.

Et c'est pourquoi, chaque année, l'on rencontre tant de stars étrangères rues de la Paix.

La délicieuse Dolorès C... n'agit pas autrement. Et comme une de ses compatriotes lui reprochait ses infidélités à la couture yankee, elle déclara :

— Oh ! mon culotte, il était Américain....



Cette artiste américaine qui vient de faire un court séjour à Paris, a, dès le lendemain de son arrivée, commencé à courir les couturiers.

Et elle avait tellement hâte d'avoir une « toilette de Paris » sur elle qu'elle abandonna chez le premier couturier qu'elle visita le tailleur qu'elle portait pour revêtir a robe qu'elle venait d'acheter.



Une sémillante vedette, qui n'est pas Marie Dubas, de l'écran, interroge Pierre Benoît.

— Vous avez un fétiche, mon cher maître : l'A initial du nom de vos héroïnes. Mais pourquoi une seule de ces héroïnes ne porte-t-elle un nom qui ne commence pas par un A ?

— C'est très simple, dit sans rire l'auteur d'«Atlantide», le livre où elle figure est à trois francs cinquante, alors que tous les autres sont à douze francs.



Avec le cinéma parlant, les voix photogéniques — c'est le terme exact

— atteignent des valeurs astronomiques.

C'est ainsi qu'une firme américaine a assuré pour cinq millions de dollars la voix de Jeannette Mac Donald.

Chaliapine va en baver des ronds de chapeau.



Un escroc vient d'employer un truc original à Philadelphie.

Un acteur du cinéma qui eut souvent à jouer les bandits sur la scène fut chargé par une compagnie de jouer dans un film le rôle d'un cambrioleur de bijouterie qui attaque et ligote le bijoutier, puis emporte ses plus beaux bijoux. La firme en question conclut en même temps un accord avec un bijoutier de la ville pour que celui-ci se laissât ligoter et piller par le bandit.

On tourna la scène ; l'acteur se jeta, plein de zèle sur le bijoutier, qui se promettait une bonne réclame par ce cambriolage simulé.

Malheureusement, le prétendu acteur et ses complices ne reparurent plus ; ils avaient sans doute pris trop au sérieux leur tâche.

Et ils avaient pris la personnalité de l'autre groupe qui ne devait arriver que le lendemain.



On n'ignore point que c'est dans la coquette ville de La Ciotat, aux environs de laquelle les frères Lumière possédaient un château, que fut tourné le premier film. Il représentait la sortie des ouvriers des chantiers de construction navale.

Pour commémorer cet événement, dont, certes, on ne pouvait point prévoir le formidable développement et les répercussions profondes, il est question d'ériger un monument à la gloire du cinéma, juste en face de l'hôtel de ville de La Ciotat. Un comité a déjà été formé.

Souhaitons qu'on donne à cette manifestation tout l'éclat qu'elle mérite, et que non seulement la France, mais encore le monde entier, soit convié à célébrer la naissance de l'art qui nous est cher.

Le dessin animé

Si le film en général reflète la vie sous tous ses aspects, le dessin animé lui, est le produit de la fantaisie pure. C'est de la poésie, une foule d'images dans un rythme moderne où tout est mouvement, son et entrain.

Merveille de l'invention où l'esprit, l'imagination et le travail minutieux s'unissent pour aboutir à l'effet théâtral. C'est un art jeune, souple et plein d'inattendu. Tout sujet y est bon, pourvu qu'il se prête au caprice de son inventeur poète, et qu'il ait de l'action. Chaque petit film du dessin animé est un voyage fantastique de l'imagination depuis les choses les plus menues, jusqu'aux sphères inaccessibles.

Il ne faut pas demander au dessin animé de la logique, c'est le contraire de sa nature. Il est élan, déchaînement, et un tourbillon d'impressions cueillis au hasard d'un caprice et d'un rêve.

Hallucinant, chimérique, naïf ou réel, il répand toujours l'insouciance et appelle le sourire. Contes de fées, aventures fabuleuses dignes d'un Robinson Crusoé, d'un Walter Scott, ou d'un Hoffmann, trouvent dans le dessin animé leur atmosphère et leur mouvement vertigineux vers l'impossible.

Cet art merveilleusement enfantin s'élanche sur les ailes du prodigieux, cueillant, dans son envolée toutes les richesses qu'il trouve sur son chemin. Voici la flore marine qui s'ouvre devant lui, sous tous ses aspects d'enchantement, voici le défilé des paysages, où monts, forêts, vallées, ravins défilent en fantasmagories d'une irréalité déconcertante.

Le personnage populaire du dessin animé Mickey, qui dérive sûrement de la marionnette et du guignol, n'a cependant rien hérité du mystère de l'un, ni de la philosophie de l'autre, il est simplement un poète, un vagabond, et un acteur idéal. Il chante, il danse, il joue et aucun obstacle ne l'effraie. Souple et habile, insouciant, il crée le danger et l'aventure, rien que pour amuser. Chaque chose qu'il touche s'a-

nime et commence à vivre de cette vie fabuleuse qu'il porte en lui. Une casserole, un balai, une petite canne, un instrument cassé, deviennent un orchestre, et c'est une symphonie...

Tous les pôles se rencontrent sous sa baguette magique, les astres mêmes lui sont accessibles, il enlace la lune et produit des cataclysmes.

Mais que de subtilité, que de travail et de patience, cet art nouveau demande à son créateur, où, malgré sa nature irréaliste, de pure fantaisie, il exige une forme impeccable parfaite.

Illogique en soi-même, le dessin animé réclame une technique savante, où aucun hasard n'est toléré. Né en France, cet enfant émigrant en Amérique y a pris l'entrain de la jeunesse du Nouveau-Monde. Selon le pays où il se trouve, il adopte la fougue et le caractère du peuple où il se meut.

Dans une soirée de cinéma, quel que soit l'attrait du film principal, l'apparition de Mickey et de ses aventures illumine les visages.



Loisirs de captive

Une Anglaise considérée jusqu'alors comme une aventurière et condamnée à une peine de cinq ans d'emprisonnement pour une affaire de faux testament, vient, dit-on, d'achever, à la prison de Liverpool, une pièce satirique sur la haute société londonienne.

Cela ne manquerait point, paraît-il d'une certaine valeur littéraire, et la prisonnière, Mme Joséphine O'Dare, envisage la représentation de sa pièce aux Etats-Unis.

Elle n'y a pas été avec le dos de la pince à sucre: cette œuvre mordante attesterait une disciple imprévue de Bernard Shaw.

Ce n'est pas Joséphine O'Dare, mais...aux dards empoisonnés.

Bien des romanciers et autres dramatiques envieront, qui sait, cette Joséphine qui peut écrire une pièce en toute tranquillité, sinon liberté, logée et nourrie aux frais de son gouvernement.

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES



LILY DAMITA 1931